LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—Maintenant, nous pouvons manger.
—Oui. Je meurs de faim.
—Alors mettons nous à table !... La couverture va nous servir de nappe. Je n'ai pas de verre. Nous boirons à la régéade.
—Parbleu !
—Dites donc, Pinson.
Q'y a-t-il ?
—Il a du bon, le métier d'agent de police ! Nous voilà en train de déjeuner sur l'herbe, par un soleil superbe, dans un bois charmant. Bon pain, bon vin, bonne viande et de l'appétit... Je n'ai pas déjeuné comme ça tous les jours dans ma vie...
—Ça Glou-Glou, c'est beau côté de la médaille. Mais pour un déjeuner que nous n'avons même pas le temps de prendre !... Et les nuits à la pluie, au froid, au vent !... Et les insuccès !... Et les dangers !... Fichu métier, allez, Glou-Glou. D'autant plus qu'on nous méprise,—bêtement et sans raison.
—Vous l'aimez quand même, le métier ?
—Je l'adore. Il me semble que je suis toujours soldat.
Ils mangeaient vigoureusement.
S'ils avaient écouté leur appétit, il ne fût rien resté des provisions apportées par le joueur d'orgue, mais Glou-Glou savait que les provisions devaient durer deux repas.
Il était prudent. Il mit de côté le reste de la viande et une bouteille.
—Pour ce soir, dit-il, pour ce soir.
—Vous avez raison. Ah ! c'est dommage.
—Et qu'est-ce que nous allons faire ?
—Attendre, vous dans le trou, moi...
Pinson chercha autour de lui.
Et avisant un chêne énorme encore garni de toutes ses feuilles :
—Et moi, là-haut, dans les branches d'où je pourrai voir, aussi longtemps qu'il fera jour, si Daguerre prend le chemin creux pour venir nous rendre visite.
En une minute il fut au faite, grimpant comme un écureuil.
Glou-Glou s'était fufilé dans le trou et avait placé la toiture.
Tout maintenant semblait désert aux environs de la Mare aux Biches.

III

Plusieurs jours se passèrent sans rien changer à la situation de nos personnages.
Glou-Glou et Pinson, installés dans la forêt, n'en bougeaient plus que pour aller chercher des provisions à Creil.
Ils passaient nuits et jours près de l'étang avec une admirable patience, un courage à toute épreuve.
Gérard attendait la cour d'assises au milieu des plus cruelles anxiétés. Ne surviendrait-il pas d'ici là un événement qui changerait la face des choses ?
En prison, Beaufort, confiant dans son innocence, restait calme, sans jamais un moment d'abattement.
Quant à Marceline et à Modeste, elles priaient.
Et Daguerre ?
Il avait appris par les journaux que Beaufort passerait le 5 octobre devant la cour d'assises.
Et il se disait que le 5 octobre, il fallait à tout prix qu'il fût en possession des quatre cent cinquante mille francs de la mare.
Car il avait ce jour-là deux dangers à craindre, non moins grands l'un que l'autre.
Beaufort pouvait être acquitté ; alors il se retrouvait en sa présence, et Beaufort lui demandait raison de sa trahison de Marceline.
Beaufort pouvait être condamné et Gérard serait dans la terrible alternative de se taire et de laisser prononcer cette déclaration ou de parler et de révéler le nom de l'assassin. Et qui sait si emporté par son émotion,—une de ces émotions qui brûlent la vie en quelques heures,—qui sait s'il ne parlerait pas ?...
Et Daguerre ne voulait pas attendre ce danger.
Pourquoi n'était-il pas retourné tout de suite à la mare ?
C'est que, malgré tout, en dépit de l'assurance qu'il gardait, de la certitude qu'il avait que la rencontre de Glou-Glou dans le bois n'était due qu'à un hasard, en dépit de cette certitude, son épouvante avait été si grande qu'il avait besoin de quelque temps pour reprendre confiance.
Puis le 5 octobre n'était pas loin. Après, c'était le salut.
Elle arriva bien vite, cette date, que tant de braves gens voyaient se rapprocher avec terreur.
Il y avait une grande affluence au Palais. L'affaire de Beaufort avait un côté mystérieux qui avait frappé la foule, et l'opinion était partagée en

deux camps : les uns combattaient pour lui et s'attendaient à ce que le jury ne trouverait pas suffisantes les preuves relevées contre l'accusé ; les autres estimaient, au contraire, qu'il serait condamné avec des circonstances atténuantes.

Le docteur Gérard avait été convoqué ; il s'y attendait.

Sur la table des pièces à conviction étaient le revolver de Beaufort, trouvé dans la forêt, et celui de Valognes, trouvé dans la voiture.

Après lecture de l'acte d'accusation, on entendit quelques témoins dont les dépositions avaient été accueillies dès début de l'enquête par le juge d'instruction.

Ce fut d'abord Me Parlanget.

Il mit le tribunal au courant des affaires de Beaufort dont il était le notaire, "affaires embarrassées, dit-il, grâce à une mauvaise gestion des forges, mais qui, malgré cela, étaient loin de mettre en péri la fortune de son client."

Me Parlanget, particulièrement interrogé sur ce sujet par le président, raconta qu'il avait en effet versé la somme de quatre cent cinquante mille francs à Valognes, en présence de M. Beaufort et de son associé, M. Daguerre de Morienval.

Il entendit M. Beaufort qui s'entretenait avec M. Valognes et lui demandait un rendez-vous pour lui parler d'affaires intimes, et M. Valognes avait répliqué en invitant Beaufort à l'accompagner jusqu'à la Novice, disant que le lendemain ils chasseraient un chevreuil ensemble.

Deux clercs de son étude firent la même déposition ou à peu près.

L'un d'eux ajouta que M. Beaufort s'était assis à son bureau, lui avait demandé du papier et une enveloppe et avait écrit quelques mots que le petit clerc de l'étude avait été chargé de porter à leur adresse.

Cette lettre, nos lecteurs se rappellent qu'elle était pour Marceline.

Elle contenait deux mots : "Bon espoir."

Le caissier de l'étude déclara que la somme versée à M. Valognes était composée de billets de banque, mais qu'il ne pouvait en donner les numéros, cette somme provenant de différents versements.

Il y eut quelques habitants de Creil qui comparurent. Ils avaient vu partir Beaufort et Valognes.

Un cantonnier qui rentrait à la ville, le soir, s'était croisé avec la charrette anglaise et avait reconnu M. Valognes.

Les domestiques de Beaufort avaient été entendus, à titre de renseignements. Jean, le valet de chambre, avait recommencé, à propos du revolver de son maître, la déposition faite pour lui devant le juge.

Puis vint le tour de Gérard.

Il se fit dans l'auditoire un vif mouvement d'attention.

On savait que son rapport avait été la base de l'enquête. Cette déposition allait être intéressante.

Le président se tourna vers le docteur :

—Veuillez, M. Gérard, nous dire ce que vous avez constaté lorsque vous avez été chargé par M. Laugier de visiter la blessure de Beaufort.

Gérard, en proie à une indicible émotion, se lève.

Son regard se rencontre avec celui de Beaufort.

L'accusé lui sourit tristement.

Il semble lui dire :

—Je connais quels sont vos sentiments, quel est votre cœur... Tout ce que vous allez dire et qui vous sera dicté par votre loyauté ne modifiera point l'affection que j'ai pour vous. Parlez sans crainte. Que voulez-vous ? Ce n'est pas votre faute. Je suis victime du hasard.

—Parlez, monsieur, dit le président.

D'une voix sourde, presque indistincte au début, Gérard s'explique :

—J'ai été appelé par M. Laugier, auprès de M. Valognes qui venait d'être tué d'un coup de feu dans la forêt d'Halatte. Je n'ai pu que constater la mort de M. Valognes. J'ai fait toutefois quelques observations sur le trajet de la blessure, observations qui m'ont frappé, surtout lorsque j'eus à examiner la blessure reçue par M. Beaufort sur le côté de la tête.

—Donnez-nous sur ces observations médicales tous les détails possibles.

—Je ne puis, monsieur le président, que répéter les termes mêmes de mon rapport... En s'y reportant...

—Non, M. Gérard, cela ne nous suffit pas. Veuillez expliquer de vive voix ces observations à messieurs les jurés.

Gérard se tourna vers le jury en tremblant :

—Messieurs, j'eus d'abord à examiner la blessure qui avait occasionné la mort de M. Valognes. Je constatai que cette blessure avait été faite à la distance d'au moins cinq ou six mètres. La balle était allée se loger vers le cœur, sans dévier, opérant, ainsi que je l'ai écrit, son trajet en ligne droite...

—Ce qui fait supposer, avez-vous dit aussi—interrompit le président—que le tireur, c'est-à-dire l'assassin, était sur le même plan que le victime ?

—Oui, monsieur... la remarque est absolument certaine, car je n'ai observé aucune déviation du projectile.

—Et ce qui concerne Beaufort ?

En ce qui le concerne, poursuivit Gérard, je n'ai remarqué aucun des